

1.

Hésitante, Lisa s'immobilisa devant le magasin, en contemplant d'un air dubitatif les ensembles exposés en vitrine. Une amie lui avait donné l'adresse de cette boutique, lui expliquant que c'était l'un des dépôts-ventes les plus cotés de la ville, où l'on pouvait acquérir des vêtements « pratiquement neufs » de stylistes en vue, pour moins d'un tiers de leur prix d'origine.

La jeune femme n'était pas une fanatique de mode et se contentait fort bien, en général, de sa garde-robe simple et de bonne qualité, acquise dans une chaîne de grands magasins. Cependant, Henry avait semblé attacher une importance particulière à l'impression qu'elle produirait sur sa famille et ses amis, et tout particulièrement sur sa mère, au cours de la visite qu'ils leur rendraient à Noël, dans le nord du pays. Il avait glissé de discrètes allusions sur ses tenues vestimentaires, l'engageant à acquérir quelque chose de plus « chic » que ses toilettes habituelles, et Lisa se sentait obligée d'en tenir compte. Car il lui avait fait comprendre qu'il entendait officialiser leurs relations en annonçant à sa famille leurs projets de mariage.

Lisa n'ignorait pas que la plupart de ses amies trouvaient Henry plutôt vieux jeu et collet monté, mais elle aimait ces aspects de sa personnalité. Ils indiquaient chez lui un tempérament sûr, fiable, ce qui à son avis

compensait largement sa tendance à faire des histoires pour un rien et à reprocher aux autres leurs plus petites erreurs.

Lorsque les plus hardies de ses amies lui avaient demandé ce qu'elle pouvait bien lui trouver, elle leur avait tranquillement répondu qu'elle voyait en lui un époux sur lequel on pouvait compter et un bon père pour leurs enfants.

— Mais, et l'amour, dans tout ça ? avaient-elles répliqué. Que fais-tu de la passion ?

Sincèrement amusée, Lisa avait éclaté de rire.

— Je ne suis pas du genre à tomber éperdument amoureuse, avait-elle répondu, et je m'en félicite !

— Et ça ne t'ennuie pas qu'Henry soit tellement vieux jeu ? Regarde un peu toutes ces histoires qu'il fait au sujet de ta rencontre avec ses parents et sa famille... Il va même jusqu'à te demander de te mettre sur ton trente et un.

— Il désire que je fasse bonne impression, c'est tout. L'opinion de ses parents compte beaucoup pour lui et...

— Et il est toujours pendu aux jupes de sa mère, avait raillé une de ses amies. Je connais ce genre d'homme.

Puis, d'un air plus grave, elle avait ajouté :

— Tu sais qu'il était sur le point de se fiancer à quelqu'un d'autre peu de temps avant de te rencontrer et qu'il a rompu sa liaison avec cette femme uniquement parce qu'il craignait qu'elle n'ait pas l'approbation de ses parents ? Ceux-ci sont très collet monté, apparemment, et comme Janet avait eu une liaison avec quelqu'un d'autre avant de connaître Henry...

— Oui, je sais tout ça, avait coupé Lisa. Mais ce n'est pas à cause de cette ancienne liaison qu'ils ont rompu. Henry s'est tout simplement rendu compte qu'ils n'avaient pas assez de points communs.

— Ah, parce que vous, vous en avez ? avait rétorqué son amie.

— Oui, nous attendons les mêmes choses de l'existence, avait soutenu Lisa, sur la défensive.

Après tout, c'était la vérité. Si elle n'était pas tombée profondément amoureuse d'Henry le soir où une de ses amies les avait présentés l'un à l'autre, il lui avait cependant suffisamment plu pour qu'elle accepte son invitation à dîner et, à dater de ce moment-là, leur relation s'était développée peu à peu, jusqu'au moment où ils avaient eu le sentiment, l'un et l'autre, qu'ils avaient un avenir en commun.

Lisa éprouvait un certain malaise face à l'insistance d'Henry, qui tenait à ce qu'elle acquière une nouvelle garde-robe pour impressionner ses riches parents et leur cercle d'amis, mais elle comprenait, en revanche, le sentiment qui le poussait à réagir ainsi.

Ses propres parents auraient été passablement surpris de voir l'homme qu'elle avait élu pour futur mari, Lisa ne l'ignorait pas. Sa mère était une céramiste douée dont le talent était internationalement reconnu ; son père, un designer de meubles très en vue, constamment sollicité pour créer du mobilier et donner des conférences. Tous deux se trouvaient actuellement au Japon, d'où ils ne reviendraient pas avant deux mois.

Lisa aurait passé un Noël fort solitaire, cette année, si Henry ne l'avait invitée à se rendre avec lui dans le Nord, dans les Yorkshire Dales, pour rendre visite à ses parents.

Il ne lui avait pas caché que ces derniers trouveraient le métier de la jeune femme un peu trop « bohème » et « artiste ». Lisa était l'attachée de relations publiques d'un antiquaire londonien, et ils auraient trouvé plus acceptable qu'elle ait un métier plus traditionnel, comme professeur ou infirmière.

— En fait, ils aimeraient encore mieux que tu sois femme au foyer, avait-il avoué avec circonspection, lorsqu'ils avaient abordé ensemble le sujet.

— Que je ne travaille pas ? Mais c'est..., avait commencé Lisa, en ravalant à temps un commentaire acerbe. La plupart des femmes souhaitent avoir une carrière, de nos jours.

— Ma mère n'apprécie pas qu'une femme mariée travaille, surtout quand elle a des enfants, avait répondu Henry, non sans raideur.

Tentée de répliquer que celle-ci était visiblement coupée des réalités modernes, Lisa s'était pourtant contentée d'observer :

— Beaucoup de femmes font passer leur carrière à l'arrière-plan ou optent pour un travail à mi-temps, lorsque leurs enfants sont encore en bas âge.

A présent, consciente d'avoir hésité trop longtemps sur le seuil de la boutique, la jeune femme poussa résolument la porte et entra. Elle fut accueillie par une jeune fille, qui lui expliqua qu'elle remplaçait la patronne de la boutique, inopinément appelée ailleurs.

Les vêtements suspendus aux portants étaient tout à fait mettables, constata Lisa, qui s'était plutôt attendue au contraire. Son regard fut particulièrement attiré par un tailleur de couleur crème, en crêpe de laine, comprenant une veste, un pantalon et un gilet.

— Un Armani, souligna la vendeuse tandis que la jeune femme décrochait l'ensemble. J'avoue avoir été tentée de l'acheter pour moi, mais c'est un 38, et je fais du 40. C'est un modèle de la saison en cours, une affaire exceptionnelle...

— De la saison en cours ? murmura Lisa en fronçant les sourcils.

Qui diable, de nos jours, pouvait se permettre d'acheter un ensemble de couturier pour s'en débarrasser quelques

mois plus tard — surtout un ensemble comme celui-là, d'un classicisme indémodable ?

— Puisque ce tailleur vous plaît, je vous signale que nous avons d'autres vêtements provenant de la même pers... de la même source, reprit la vendeuse. Aimeriez-vous les voir ?

Lisa acquiesça en souriant. Elle prenait infiniment plus de plaisir que prévu à sa séance d'essayage. Le crêpe de laine était doux et incroyablement sensuel au toucher. Elle avait toujours adoré les tissus, la variété de leurs textures...

Une heure plus tard, les cheveux légèrement emmêlés à force d'avoir essayé des tenues, elle contemplait d'un air un peu effaré la pile des vêtements qu'elle avait mis de côté.

Quelle femme pouvait donc bien se défaire d'une garde-robe aussi luxueuse ? Pour sa part, elle n'aurait pu rêver meilleur choix. Le manteau crème de soie, laine et cachemire qu'elle venait d'essayer était divin.

Quelques instants plus tard, en composant le code confidentiel de sa carte de crédit avec un léger soupir, Lisa s'avoua que c'était au fond pour elle-même, et non pour Henry et sa famille, qu'elle achetait ces vêtements élégants.

— Vraiment, vous faites une affaire, soutint la vendeuse avec envie. Et ils vous vont tellement bien ! Je vous envie d'être si grande et si mince.

Lisa grimaça légèrement à l'énoncé du mot « grande ». Elle avait une stature élancée, mais sans plus, puisqu'elle mesurait un mètre soixante-quinze. Cependant, Henry, qui avoisinait le mètre quatre-vingts et avait une silhouette plutôt trapue, faisait parfois des commentaires irrités sur sa taille et préférait qu'elle ne porte pas de talons.

Alors que Lisa s'apprêtait à quitter la boutique, une voiture s'arrêta brusquement au-dehors, face à la vitrine,

et son conducteur, qui s'était garé en double file au mépris de la loi, se dirigea vers le magasin à grandes enjambées. Il semblait de très mauvaise humeur. Sans trop savoir pourquoi, Lisa se demanda qui il était.

Sûrement pas un client. Ce n'était certes pas le genre d'homme qui, lorsqu'il offre des vêtements à une femme, éprouve le besoin d'économiser en les achetant dans un « décrochez-moi-ça » — fût-il de luxe.

Il entra, n'accordant à la jeune femme qu'un vague regard de mépris tandis qu'elle sortait. « Ma foi, pensa-t-elle, tout aussi critique que lui, je ne suis guère impressionnée, moi non plus. » Il avait une allure incroyablement virile, avec sa haute silhouette aux larges épaules, ses cheveux drus et noirs, et son profil arrogant qui évoquait un oiseau de proie. Mais il n'était pas du tout son type !

Les plus romantiques de ses amies l'auraient sûrement trouvé « sexy », « craquant », « irrésistible », avec son allure de mâle sensuel et dominateur. Mais pour sa part, elle le trouvait hautain, trop sûr de lui. Et sa virilité triomphante avait quelque chose de déplaisant.

Elle décida, sans indulgence, qu'il devait avoir quelque chose de repoussant lorsqu'il était nu. Et dut aussitôt refouler avec exaspération la vision terriblement érotique surgie dans son esprit : le corps dénudé de l'inconnu — qui était loin d'être repoussant, tout au contraire...

« Arrête de penser à ça », s'intima-t-elle. Puis elle héla un taxi et donna au conducteur l'adresse de l'amie qui lui avait recommandé la boutique, afin d'aller lui montrer, comme promis, les vêtements dont elle avait fait l'acquisition.

Mais, curieusement, une fois qu'elle eut présenté ses achats à Alison, elle ne put s'empêcher d'évoquer cette étrange rencontre.

— Ce n'était pas du tout mon genre d'homme,

déclara-t-elle fermement à son amie. Il était vraiment trop arrogant. Je parie qu'il n'a pas la moindre idée du comportement qu'il faut avoir avec une femme moderne...

— Ah, parce qu'Henry le sait, lui ? demanda Alison, pince-sans-rire.

Un instant interdite, Lisa répondit vaillamment :

— Oui, bien sûr.

— Attends un peu qu'il t'ait passé la bague au doigt, et tu verras, soutint Alison comme pour la mettre en garde. Il se mettra à te harceler pour que tu te conformes à ce qu'il attend. Pour commencer, il voudra que tu arrêtes de travailler. Il n'y a qu'à entendre tous les commentaires admiratifs qu'il ne cesse de faire sur sa mère..., parfaite, dévouée à son mari et à son fils...

— Moi, je trouve plutôt touchant qu'il soit si loyal envers elle et si affectueux...

— Ah... Comment il est, au lit ? demanda brusquement Alison.

Lisa avait beau être accoutumée au franc-parler de son amie, elle fut passablement démontée par sa question et, prise au dépourvu, ne parvint à livrer qu'une réponse honnête.

— Je... je ne sais pas... Nous n'avons... nous ne...

— Tu ne *sais* pas ! Aurais-tu perdu la tête ? Tu veux te *marier* avec cet homme et tu ne sais même pas comment vous vous entendez au lit ? Vous vous connaissez depuis combien de temps ?

— Presque huit mois, répondit Lisa, avec raideur.

— Vraiment... Ce cher Henry n'est pas du genre à se laisser emporter par la passion, hein ?

— Il croit au couple à l'ancienne, il pense qu'on doit « faire sa cour » comme autrefois, apprendre à se connaître. La conception moderne de la sexualité, des « coucheries faciles », ne l'intéresse pas...

— Louable attitude, railla Alison.

— Ecoute, le fait que nous n'ayons pas... que nous ne soyons... que nous n'ayons pas couché ensemble ne me pose aucun problème !

— Ah oui ? Eh bien, ça devrait. Comment peux-tu envisager d'épouser un homme sans savoir si tu t'entendras avec lui sur le plan sexuel, bon sang ?

— Sans la moindre difficulté, figure-toi. Après tout, c'est comme ça que faisaient nos grands-parents.

Alison leva les yeux au ciel.

— Et après ça, tu prétendras que tu n'es pas une romantique invétérée.

Paisiblement, Lisa répondit :

— L'entente sexuelle ne suffit pas à faire un bon mariage. Je suis lasse des hommes qui vous invitent à dîner et s'attendent que vous couchiez avec eux ensuite pour les remercier... Je désire une relation stable, Alison. Avec un homme sur lequel je puisse compter. Avec un homme qui me respecte, qui me considère comme une *personne* à part entière... Soit, Henry a des idées un peu démodées et... et...

— ... entièrement platoniques ? suggéra Alison.

Lisa poursuivit cependant avec détermination :

— Mais il est loyal, fidèle, fiable et...

— Si c'est ce que tu recherches, tu ferais aussi bien de t'acheter un chien, rétorqua Alison, toujours aussi sarcastique.

La jeune femme refusa d'engager plus avant la discussion.

— Je ne suis pas d'un naturel passionné, dit-elle à son amie. J'aime la stabilité. Un mariage doit être bâti pour durer.

Consultant soudain sa montre, elle réprima un léger sursaut.

— Oh ! la la ! il faut que j'y aille. Henry m'emmène au restaurant, ce soir.

Elle se leva et prit congé, en déclarant avec gratitude :

— Merci de m'avoir recommandé cette boutique.

— J'avoue que je suis envieuse. Tu as trouvé des vêtements vraiment fabuleux, et de la saison en cours, en plus. A ce prix-là, c'est une aubaine... Veinarde, va !

Tandis qu'elle rentrait chez elle, Lisa songea sans joie à la réaction de ses amies. Elles semblaient toutes ne rien comprendre à sa relation avec Henry ; mais il était vrai qu'elles n'avaient pas connu la même enfance qu'elle et n'avaient pas, comme elle, le désir violent — presque éperdu — d'avoir une vie affective paisible, bien enracinée dans une existence stable.

Par nature, ses parents avaient l'un et l'autre un tempérament artiste et, à cause de cela, ils étaient parfois très absorbés par leur travail. Mais c'étaient aussi des nomades dans l'âme, qui aimaient la mobilité, les voyages. Ils ne supportaient pas l'idée de s'installer quelque part de façon permanente : pour eux, c'était une sorte d'hérésie. Pendant son enfance, Lisa n'avait jamais passé une année entière dans la même école. Ses parents l'aimaient, et elle les aimait, certes. Mais elle n'avait pas du tout le même tempérament qu'eux.

Bien sûr, elle n'ignorait pas qu'elle aurait du mal à convaincre Henry qu'elle pouvait être une bonne mère tout en poursuivant sa carrière ; mais elle était persuadée qu'elle parviendrait à lui faire comprendre que son travail comptait beaucoup pour elle. Actuellement, Henry travaillait à Londres, dans une prestigieuse société de courtage en assurances. Néanmoins, ils avaient décidé qu'ils emménageraient à la campagne, une fois mariés.

Ce fut sur cette pensée que la jeune femme pénétra dans son petit appartement et transporta avec soin ses précieux achats dans sa chambre. Elle comptait prendre une douche, puis les essayer de nouveau, si elle en avait le temps avant l'arrivée d'Henry.

Cependant, il lui avait laissé un message sur son répondeur, annulant leur rendez-vous à cause d'un important dîner d'affaires inopiné, et lui rappelant qu'il leur restait encore à acheter des présents de Noël convenables pour sa famille.

Lisa lui avait déjà fait plusieurs suggestions, à partir de ce qu'il lui avait confié de ses proches : un très joli repose-pieds ancien orné au petit point pour sa grand-mère, des vases élégants pour sa mère qui adorait jardiner à ses heures. Mais Henry avait plissé les lèvres d'un air dédaigneux, repoussant ses idées. Elle avait failli lui dire qu'il aurait été mieux inspiré de choisir les cadeaux lui-même, puis y avait renoncé, se trouvant injuste et même un peu mesquine : après tout, il connaissait leurs goûts infiniment mieux qu'elle.

La jeune femme venait de passer la tenue qu'elle préférerait — le tailleur crème en crêpe de laine — lorsque la sonnette de sa porte d'entrée retentit. Supposant qu'il s'agissait d'Henry, elle alla machinalement ouvrir et s'immobilisa, saisie par le choc : son visiteur n'était pas Henry mais l'inconnu entré dans la boutique à l'instant où elle en sortait.

— Lisa Phillips ? demanda-t-il d'un ton bref en passant devant elle pour s'engager dans l'entrée.

Trop stupéfaite par son irruption pour lui reprocher d'entrer sans y être invité, Lisa se contenta de hocher la tête.

Toujours aussi brusque, il lui tendit une carte qu'elle eut tout juste le temps de lire et expliqua sans préambule :

— Je m'appelle Oliver Davenport. Je crois savoir que vous avez acquis plusieurs articles chez Une nouvelle vie, aujourd'hui.

— Euh, oui. Mais...

— Parfait. Ce sera vite réglé, dans ce cas. Malheureusement, les vêtements que vous avez achetés

n'auraient pas dû vous être proposés. En fait, la boutique les a mis en vente sans l'autorisation de leur propriétaire, et en de telles circonstances, comme lorsqu'on acquiert de bonne foi une voiture volée ou des marchandises de contrebande, vous n'avez aucun droit de...

— Un instant, coupa Lisa.

Totalement abasourdie par cette irruption inattendue et prodigieusement agacée par l'arrogance d'Oliver Davenport, elle sentait la colère monter en elle.

— Accuseriez-vous la boutique de vendre des habits volés ? Parce que, si c'est le cas, vous devriez en informer la police, et non moi.

— Pas précisément. Ecoutez, je suis prêt à vous rembourser la totalité de la somme que vous avez dépensée, en y ajoutant quelques centaines de livres à titre de dédommagement. Alors, si...

— C'est très généreux de votre part, coupa de nouveau Lisa, sarcastique. Mais j'ai acheté ces vêtements dans un but précis et je n'ai nullement l'intention de vous les revendre. Je les ai achetés de bonne foi et...

— Ecoutez, je viens de vous expliquer qu'ils n'auraient pas dû être mis en vente ! intervint rudement Oliver Davenport.

Lisa n'aimait guère son attitude intimidante, presque menaçante, mais elle n'entendait pas s'en laisser conter.

— Si cela est vrai, alors pourquoi la boutique ne m'a-t-elle pas téléphoné pour m'avertir ?

Elle vit aussitôt que cette question n'avait pas l'heur de lui plaire.

— Sans doute parce que la stupide propriétaire de ce magasin refuse d'entendre raison.

— Vraiment ? Vous semblez particulièrement habile avec les femmes, ironisa Lisa. Il ne vous est jamais venu à l'idée que vous obtiendriez sans doute de meilleurs résultats en vous montrant moins agressif ? Au demeu-

rant, si persuasif que vous puissiez vous montrer, je ne changerai pas d'avis. J'ai acheté ces vêtements en toute bonne foi, et comme la boutique ne m'a nullement alertée sur le caractère prétendument illégal de cette vente, je ne vois pas pourquoi...

— Oh, bon sang ! Si vous voulez tout savoir, ces habits appartiennent à la petite amie de mon cousin. Ils se sont disputés, leur relation est du genre orageux. Elle voulait partir en week-end sans lui, semble-t-il, et pour se venger, il a porté tous ses vêtements au dépôt-vente. Il a agi sur un coup de tête, par colère... et l'a regretté aussitôt. Quand Emma lui a téléphoné d'Italie pour se réconcilier avec lui, il m'a demandé de récupérer ses affaires avant son retour, pour qu'elle ne sache rien.

— Et c'est à *vous* qu'il a demandé de l'aide ?

Lisa devinait aisément qui était le véritable petit ami d'Emma — et ce n'était certes pas le cousin imaginaire inventé par Oliver Davenport.

Le regard que ce dernier lui décocha, en réponse à l'insolence de sa question, n'avait rien d'amical. Il était même passablement menaçant, mais, bien qu'elle commençât à éprouver de la peur, elle refusa de céder à un instant d'appréhension.

Cela, pourtant, ne lui ressemblait pas de se montrer si têtue et si dénuée de compassion. Mais décidément, Oliver Davenport avait le don de la prendre à rebrousse-poil et éveillait en elle une hostilité inexplicable.

Ce n'était pas seulement parce qu'il exigeait qu'elle restitue les vêtements récemment acquis qu'elle renâclait. Il y avait quelque chose, chez cet homme, dans son arrogance, dans sa... virilité, qui la mettait sur les nerfs, la poussait à se comporter d'une façon qui ne lui était pas du tout habituelle.

Henry, d'ailleurs, aurait sûrement été choqué de la voir

réagir avec autant de colère et d'entêtement. N'était-elle pas elle-même surprise par son propre comportement ?

— Il est à présent en voyage d'affaires, poursuivait son visiteur. Emma revient à la fin de la semaine. Il ne tient pas à ce qu'elle rentre dans un appartement d'où la moitié de ses affaires ont disparu...

— Certes, je suis sûre qu'elle aura du mal à vous pardonner, je veux dire à *lui* pardonner d'avoir..., commença Lisa.

Les pommettes du visiteur s'empourprèrent de colère et elle sut qu'il n'appréciait ni son lapsus délibéré ni son intonation.

— Quoi qu'il en soit, ces vêtements ne peuvent vous appartenir légalement, l'interrompit-il d'un air sombre. La boutique les a vendus sans l'autorisation de leur propriétaire.

— Si cela est vrai, alors, c'est à la boutique de prendre contact avec moi. Après tout, rien ne me prouve que vous ne vouliez pas acheter vous-même ces vêtements...

Elle marqua une pause. Son visiteur semblait mal dominer sa colère et, même si elle ne pensait pas qu'il pouvait s'en prendre physiquement à elle...

— Ne soyez pas ridicule, murmura-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Lisa se surprit à rougir légèrement en se rappelant soudain, sans aucune raison logique, ce qu'elle avait pensé de lui — et de sa nudité — un peu plus tôt dans la journée. C'était une chance qu'il n'ait pas deviné ses pensées alors !

— Si je comprends bien, vous refusez de vous montrer raisonnable, dit-il.

Ah, parce que c'était *elle* qui était déraisonnable ? pensa-t-elle, de nouveau gagnée par l'énervement.

— Vous vous moquez donc de mettre en péril la relation de deux personnes ?

— Parce que, en plus, c'est ma faute ? C'est un peu facile, vous ne croyez pas ? Puisque cette liaison compte tellement pour vous, vous auriez dû y penser avant, au lieu de vous emporter et de décider de punir votre amie en vendant ses vêtements...

— Emma n'est pas *mon* amie, répliqua-t-il avec un calme qui ne promettait curieusement rien de bon. Comme je vous l'ai déjà expliqué, j'agis pour le compte de mon cousin. Mais je ne devrais pas m'étonner que vous n'écoutez pas. Cela cadre assez bien avec l'ensemble de votre conduite irresponsable.

Vraiment furieuse, cette fois, Lisa rétorqua :

— Vous voulez que je vous dise ? Qu'elle soit votre amie ou celle de votre cousin, Emma est sûrement mieux sans vous. Il faut vraiment être tordu pour faire une chose pareille. Ces vêtements sont pratiquement neufs et...

— Précisément. Neufs, chers, et payés par mon cousin, un homme plutôt jaloux qui n'apprécie pas que sa petite amie porte les vêtements qu'il lui a offerts pour attirer l'attention des autres hommes...

— Et c'est pour ça qu'il s'est cru autorisé à reprendre ses cadeaux ? Je maintiens qu'elle ferait mieux de vous... de le fuir, s'exclama Lisa avec véhémence. Tout comme on doit fuir n'importe quel homme capable de se comporter avec autant de rancune et de bassesse. Désolée, mais ce problème n'est pas le mien. C'est à vous de vous expliquer avec Emma. Pour ma part, j'ai acquis ces vêtements de bonne foi...

— Et vous pourrez en acheter encore plus avec le dédommagement que je suis prêt à vous offrir, d'autant que... Oh, je vois, fit soudain Oliver Davenport.

— Oui, quoi donc ? Ces ensembles sont pratiquement neufs, et il faudrait que je sois sacrément chanceuse pour retrouver l'équivalent à un prix aussi bas...

— Décidément, je comprends de mieux en mieux. Eh bien, soit. Je n'aime pas les maîtres chanteurs et, en temps normal, je ne céderais jamais à une personne qui a flairé la bonne affaire, mais je n'ai pas de temps à perdre en négociations. A votre avis, quelle est la valeur de ces vêtements chez Armani, au prix fort ?

— Au prix fort ? fit Lisa, intriguée et ne voyant vraiment pas où il voulait en venir. Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'achète jamais de vêtements de luxe, encore moins des Armani... mais j'imagine que cela doit valoir plusieurs milliers de livres.

— Plusieurs milliers de livres.

Un mince sourire incurva les lèvres du visiteur, et l'expression glaciale de son regard se teinta d'un tel mépris que Lisa en eut froid dans le dos.

— Et si nous nous arrêtons à un chiffre rond ? Cinq mille livres, par exemple ? Je vais vous remettre un chèque de ce montant, et vous me rendrez les toilettes d'Emma.

— Mais... c'est absurde ! Pourquoi me donner cinq mille livres alors que vous pourriez aller lui racheter toute une garde-robe pour le même montant ? Vraiment, je ne compr...

— Allons, allons, pas de comédie. Vous saisissez parfaitement. Je suis parfaitement conscient moi-même du temps infini qu'il me faudrait perdre pour remplacer chacun de ces articles par sa réplique exacte... même si je savais ce que je suis censé acheter. Alors, ne poussez pas trop votre avantage. Ce petit numéro d'innocence feinte ne vous va pas du tout.

Innocence feinte ! Ces mots furent un trait de lumière pour Lisa, qui comprit enfin de quoi il retournait et s'empourpra de fureur.

— Sortez... sortez de chez moi immédiatement.

Sinon, j'appelle la police. Comment osez-vous m'accuser de... de... ?

Elle ne put prononcer le mot, tant elle était humiliée et révoltée. Avec une sorte de véhémence passionnée, elle poursuivit :

— Vous n'avez plus la moindre chance que je vous cède ces vêtements, même pour dix mille livres, même pour cent mille. Vous méritez de perdre Emma... En fait, je lui rends probablement service en lui permettant de vous voir sous votre vrai jour. J'imagine que vous vous croyez tous les droits parce que vous lui avez payé tout cela. A sa place... à sa place...

— Oui ? Vous feriez quoi ? répliqua-t-il, visiblement aussi furieux, à présent, qu'elle l'était elle-même.

— Je ne vous aurais jamais permis de me les acheter ! J'aurais préféré...

— Préféré quoi ? s'enquit-il, d'une voix soudain basse et sensuelle.

Il la dévorait des yeux, d'une façon si provocante et si ouvertement prédatrice qu'elle se mit à frémir, bouleversée plus que de raison par le défi sensuel, sexuel, qu'il lui lançait délibérément en la déshabillant du regard, en la mettant à nu dans tous les sens du terme.

— Vous aimeriez mieux quoi ? répéta-t-il avec une intonation triomphante. Vous promener toute nue ?

Lisa ne put parler. Elle était trop choquée, trop furieuse, trop consciente de sa vulnérabilité de femme réagissant avec excès à cette provocation sensuelle pour risquer un seul mot.

— Pourtant — puisque vous refusez de croire que j'agis pour mon cousin —, cela ne vous gêne pas de porter des vêtements que j'ai choisis, achetés moi-même...

Il s'était mis à parler avec douceur en la regardant

toujours de façon suggestive, mais d'une façon, cette fois, infiniment plus lente, séductrice — oui, séductrice —, songea Lisa, qui se sentait céder au puissant magnétisme qu'il exerçait sur elle, comme s'il lui avait jeté un sort.

Sans trop savoir comment, elle parvint à rompre le charme. S'écartant d'un pas, pour se placer à bonne distance, elle ordonna d'une voix rauque, en détournant le visage pour dissimuler sa rougeur :

— Je veux que vous partiez. Maintenant. Sinon...

— Vous appellerez la police, je sais. Mais rassurez-vous, puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, je n'insisterai pas. En revanche, je n'oublierai pas votre manque total de coopération, dit-il avec un regard qui la fit frissonner. Même si je peux comprendre pourquoi vous répugnez à vous défaire de vos atours d'emprunt.

Tandis qu'il gagnait la sortie, il ajouta de façon inattendue :

— Le tailleur vous va bien.

Et soudain, levant la main, il parcourut du bout de l'index la ligne en V du col profondément échancré du gilet, s'immobilisant au point précis où la naissance des seins de la jeune femme, légèrement comprimés par le tissu, dessinait un doux renflement.

— Mais il vous serre un peu à cet endroit, reprit-il. Emma fait du 85 B, mais vous devez faire plutôt du 85 C. Joli... Surtout porté comme vous le faites à présent, sans soutien-gorge...

Troublée, Lisa ravala les protestations véhémentes qui lui venaient aux lèvres — consciente de ne pouvoir effacer par aucun mot ce qu'il venait de dire et l'effet qu'il avait produit sur elle.

Pourquoi, se demanda-t-elle un instant plus tard, alors qu'il sortait de chez elle beaucoup plus calmement

qu'il n'y était entré, pourquoi fallait-il qu'elle ait réagi avec autant de... sensualité érotique à son contact ? Sans même avoir besoin de baisser les yeux, elle avait su que ses seins pointaient de façon révélatrice sous le fin tissu du gilet — ce qui n'était certes pas le cas lorsque Oliver Davenport avait fait irruption chez elle. Son corps avait réagi ainsi, de façon humiliante, à l'instant où il avait posé les doigts sur elle pour lui imprimer cette caresse légère et paresseuse qui avait eu un effet dévastateur sur ses sens.

Certes, cette réaction n'était due qu'à un excès de tension et de fatigue, se dit-elle après avoir poussé le verrou et s'être attablée devant une tasse de café fumant pour se reconforter.

Bien entendu, elle téléphonerait à la boutique pour connaître le fin mot de l'histoire et, si on lui demandait de restituer les vêtements, elle n'aurait pas d'autre choix que de s'exécuter.

Quoi qu'il en soit, cet homme était un mufle. Comment avait-il osé l'accuser de faire du chantage ? Comme si elle était capable de faire une chose pareille ! Pauvre Emma ! Avec un tel soupirant, elle n'était pas au bout de ses peines. Il n'était déjà pas très agréable de se voir confisquer ses vêtements, mais qu'éprouverait-elle, si elle savait qu'il avait caressé une autre femme de façon si... si... Oui, il valait mieux pour Emma qu'elle se sépare de cet homme !

Décidément ce M. Davenport avait un culot monstre. De quel droit l'avait-il touchée ainsi, comme si... Mieux valait ne pas préciser ! D'autant qu'il savait ce qu'il faisait. Elle l'avait lu dans son regard à la fois cynique et triomphant. Il était parfaitement conscient de ce qu'il faisait. Il savait comment la troubler, l'exciter — et avait joui de son pouvoir.

Contrairement à elle. Elle avait détesté cela et elle l'avait haï, lui. En tout cas, Oliver Davenport n'aurait jamais l'occasion de concrétiser la menace subtile qu'il avait fait peser sur elle en partant — Dieu merci !